

# Des femmes, je ne sais rien...

**Anne-Marie Pons**

**Q**uel bien étrange constat dans la bouche de Freud, entouré de femmes dès sa petite enfance et tout au long de sa vie d'homme et de chercheur!

Que ce soit les membres de sa famille, Amalia, sa mère, morte à 95 ans, neuf ans seulement avant son fils, sa chère Nannie, la gouvernante catholique qui prit soin de lui pendant les deux premières années de sa vie, sa nièce Pauline, compagne de jeu presque du même âge, ses cinq sœurs plus jeunes, nées dans les sept années qui suivirent sa naissance, sa femme Martha, avec qui il échangea près de mille cinq cents lettres passionnées presque chaque jour que durèrent les quatre années et demi de leurs fiançailles, sa belle-sœur Minna, compagne de voyage et confidente privilégiée, ses trois filles dont Anna, son héritière, analysée par lui à deux reprises.

Que ce soit les nombreuses femmes qui peuplent aussi sa vie professionnelle, toutes des figures marquantes de l'histoire de la psychanalyse, des femmes intelligentes, raffinées, devenues ses amies et collègues, la Russe Lou Andreas-Salomé, la princesse française Marie Bonaparte, l'Américaine Ruth Mack Brunswick, la Polonaise Helene Deutsch, la poétesse Hilda Doolittle, l'Anglaise Joan Riviere, la Hollandaise Jeanne Lampl-de Groot.

Ses nombreuses patientes, enfin, les Emma Eckstein, Cécilie, Lucy, Katharina, Emmy, Elisabeth, Dora et combien d'autres, qu'il appelait ses professeurs pour lui avoir permis d'inventer la psychanalyse.

Alors, malgré toutes ces fréquentations, comment comprendre qu'après plus de trente années d'études de l'âme féminine, comme il l'avouera lui-même à Marie Bonaparte, la femme reste pour Freud un continent noir, une terre inconnue peuplée d'ombres inquiétantes, et la grande question de la sexualité féminine, une question sans réponse?

Conscient que ses vues sur la féminité demeurent incomplètes et fragmentaires, il ne lui restera qu'à suggérer aux hommes qui veulent en apprendre davantage sur le problème de la féminité d'interroger leur propre expérience, de s'adresser aux poètes, ou d'attendre que la science soit en état de leur donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents (1932, 185).

Voilà donc pour Freud, mais comment ne pas rester surpris quand on retrouve cet aveu repris par Lacan et, pourrait-on dire, par bien d'autres hommes avant et après lui : Aveu qui se lit ainsi : « *Il en va des femmes*

*comme de la vérité : elles ne disent rien et on n'y comprend rien. »*  
(Cournut, 2001, 73)

*Je ne sais rien, elles ne disent rien, on n'y comprend rien...*

Comment entendre ce *rien* plusieurs fois répété? Un *rien* associé aux femmes. Fait-il écho aux premières théories sexuelles infantiles du petit garçon découvrant l'absence de pénis chez la fille et déclarant : « Il n'y a rien! »?

Freud nous dit que « le moi est toujours l'étalon grâce auquel on mesure le monde. C'est par une comparaison constante avec soi-même qu'on apprend à le comprendre. » (1909 a, 169) Pour le petit Hans, comme pour les autres enfants, tous les autres humains sont donc faits à son image... jusqu'au moment de la découverte de la différence des sexes. Ce moment capital, insiste Freud, agit sur le garçon comme un traumatisme. Incapable de concevoir l'existence du vagin, ce qu'il voit, c'est qu'il ne voit rien justement. Et s'il ne voit rien, c'est parce que, pense-t-il, il n'y a rien.

Devant l'horreur de l'irreprésentable, le petit explorateur se construit alors des théories qui le rassurent en mettant un semblant de sens : Si les femmes n'ont pas de pénis, c'est qu'elles l'ont perdu. Mais l'angoisse resurgit aussitôt : si les femmes ont perdu leur pénis, c'est que moi aussi, je peux le perdre! Le sexe féminin est désormais, et pour toujours, pour le garçon, lié à l'angoisse de castration.

La première des théories sexuelles des petits garçons, celle d'attribuer un pénis à tous les êtres humains, y compris les êtres féminins, est en fait un déni de la différence des sexes et, par voie de conséquence, un déni de la séparation.

Accepter la différence des sexes, c'est accepter que je n'ai pas tout, que je ne suis pas tout. Pour mon narcissisme, dit Jean Cournut, « c'est un scandale » (2001, 35).

Rappelons à cet égard le mythe de l'androgynie primitif, tel qu'exposé par Platon dans *Le Banquet* et rapporté par Aristophane. L'ancêtre des humains actuels était un androgynie, un être doté des deux sexes, sorte de boule faite de quatre bras, de quatre jambes, d'une seule tête à deux faces, créature omnipotente puisque autosuffisante, dont l'arrogance défiait les dieux, au point que Zeus ordonna à Apollon de la couper en deux en tournant la face du côté de la coupure pour que le souvenir de leur castration les amène à mieux se comporter à l'avenir.

Accepter la différence des sexes, c'est donc se résoudre à accepter que je ne suis pas tout, qu'il me manquera toujours quelque chose, que ma mère n'est pas moi, que je ne suis pas elle, c'est être confronté à la perte, à la séparation, à la défusion.

L'objet naît à ce moment-là, dans la haine, haine de la séparation et de la différence. Car si elle n'est pas moi, c'est donc qu'elle est autre, mais qui? Interrogation qui ne peut que déclencher l'angoisse. Et pourtant, c'est

bien « la reconnaissance de ce caractère sexué de l'altérité et de tous les règlements, interdits et prescriptions qu'elle induit, qui constitue l'humain » (Cournut, 2001, 210). C'est bien la reconnaissance de la différence des sexes et de la différence des générations qui introduit à la sexualité humaine.

Ce fantasme d'un seul sexe et de la femme châtrée persiste longtemps chez l'homme adulte. C'est une croyance profondément ancrée dans l'inconscient masculin et dans l'histoire des hommes. Au cours des siècles, « la croyance la plus répandue est en effet celle d'un seul sexe, le masculin, dont le féminin est l'envers, le négatif, la forme en creux » (Cournut, 2001, 28). Il est rare de trouver une compréhension satisfaisante ou une représentation juste de la différence des sexes. Un seul exemple, celui de la médecine grecque ancienne, époque où le sexe masculin était considéré comme étant la norme et la physiologie féminine, en l'absence de dissection, prohibée à l'époque, étudiée en référence au corps de l'homme. À cause de leurs saignements répétés, les femmes apparaissaient comme malades par constitution, et leur faiblesse biologique menait naturellement à leur infériorité politique et sociale. Pendant longtemps, également, les planches d'anatomie n'illustraient que le corps de l'homme. Il n'y avait qu'à enlever le pénis pour avoir sous les yeux un corps de femme.

Ces représentations d'un autre âge peuvent nous porter à sourire, mais qu'en est-il lorsque nous constatons que les théories sexuelles des petits garçons, mises en place pour nier la différence des sexes, sont devenues les théories sexuelles des psychanalystes?

Ce que l'on a appelé le phallocentrisme de Freud, clé de voûte de sa théorie, renvoie en effet à cette même théorie infantile du pénis universel. Dans cette logique phallique, il n'existe qu'un sexe, le masculin, ou son absence. Les sexes se définissent comme phallique ou châtré. Le féminin étant « l'aboutissement d'une série qui comprend le passif, le masochique et le châtré » (Cournut, 2001, 99).

Dans la théorie freudienne de la sexualité féminine, un glissement s'est opéré: ce qui était un fantasme de petit garçon est devenu une réalité, un fait: être femme, (dans les mots même de Freud), c'est être dotée d'un organe sexuel « atrophié de façon permanente » (1909 a, 98). Conséquence de cette castration, être femme, c'est avoir une libido affaiblie, une sexualité immature, un surmoi quasi inexistant. En effet, n'ayant pas de « véritable » organe à sauver, la femme ne peut non plus avoir de véritable surmoi. Mais, le surmoi étant à l'origine de la sublimation, donc de la culture, il en résulte que les femmes ne seront jamais capables d'atteindre des sommets; elles auront un moindre sentiment de justice, seront indifférentes aux nécessités de la vie et incapables de se consacrer à des intérêts sociaux (1932, 184). Leur frigidité viendra de leur déception de posséder un organe – le clitoris – si décevant, leur vanité de ce qu'elles considèrent leurs charmes comme un « dédommagement tardif et d'autant plus précieux à leur native infériorité sexuelle » et leur pudeur aura pour but de « dissimuler la défectuosité de leurs organes génitaux » (1932, 181).

Mais, la conséquence la plus marquante de leur castration sera, pour Freud, que les femmes sont dévorées par l'envie de retrouver, quitte à l'arracher sur le corps de l'homme, ce précieux organe qu'elles ont perdu. Si les femmes ont subi cette castration tant redoutée, une seule envie doit habiter leur esprit : celle d'y remédier. Les femmes castrées deviennent du même coup castratrices.

Cette envie du pénis chez la femme, l'équivalent de l'angoisse de castration chez l'homme, Freud en fera même le « fleuron » de sa théorie selon le mot de Jean Cournut (2001, 21). « Toute l'évolution de la fillette s'accomplit sous le signe de l'envie du pénis » (1938, 65), dira-t-il encore.

Et, même s'il implore les femmes de lui faire comprendre ce qui est hors de sa portée, Freud n'abandonnera jamais sa théorie du monisme sexuel. Il continuera de décoder toutes les manifestations de la sexualité et de la psychologie féminine en termes d'envie du pénis.

Que la femme refuse sa castration, sombrant ainsi dans le complexe de masculinité, ou qu'elle s'y soumette, seule voie d'accès à la féminité, toutes les vicissitudes de sa vie sexuelle seront dominées par cette envie primordiale.

Envie qui l'incitera, par exemple, à se détourner de sa mère, responsable de ne pas lui avoir donné (dans les mots de Freud) « un véritable organe génital en la faisant naître femme »

(1931, 146); à se tourner vers le père pour obtenir de lui un enfant en remplacement de ce pénis perdu; à abandonner la masturbation lorsqu'elle constatera que son minuscule pénis ne peut sur ce plan « tenir tête à celui du garçon et qu'il vaut mieux donc s'abstenir de lui faire concurrence » (1925, 130).

Posséder le pénis deviendra même « un des mobiles capables d'inciter la femme adulte à se faire analyser. Le bien qu'elle attend raisonnablement du traitement, par exemple la possibilité d'exercer quelque profession intellectuelle, n'étant souvent qu'une forme sublimée de ce désir refoulé. » (1932, 171)

Et Freud analyste d'essayer de convaincre ses patientes à se résoudre à l'évidence. En vain semble-t-il, puisqu'il constate presque découragé à la fin de sa vie : « Jamais on n'a autant l'impression de prêcher dans le désert que lorsqu'on veut pousser les femmes à abandonner parce qu'irréalisable leur désir de pénis. » (1937, 37)

Que l'on soit homme ou femme, le féminin associé à la castration, à la passivité, au masochisme ne peut donc qu'être objet de dégoût et de refus. Un refus que Freud qualifie de « roc » sur lequel vient s'échouer la psychanalyse (1937, 37). Il semble être aussi un roc que Freud ne franchira pas. Jusqu'à sa mort, ses théories sur les femmes resteront inébranlables, même si nous trouvons à maintes reprises au fil de son œuvre l'aveu que

ses théories sexuelles ne s'appliquent au fond qu'à l'enfant de sexe masculin :

- 1908 : « Des circonstances externes et internes défavorables ont fait que les informations dont je vais faire état portent principalement sur l'évolution d'un seul sexe, à savoir le sexe masculin. » (16)
- 1923 : « Le processus (du complexe d'Œdipe) que nous avons décrit se rapporte seulement, comme nous l'avons dit explicitement, à l'enfant masculin. Comment s'accomplit le développement correspondant chez la petite fille? Ici notre matériel devient – d'une façon incompréhensible – beaucoup plus obscur et lacunaire. » (121) « Dans l'ensemble, il faut avouer que notre intelligence des processus de développement chez la fille est peu satisfaisante, pleine de lacunes et d'ombres. » (122)
- 1925 : « Le motif de la destruction du complexe d'Œdipe chez la fille nous échappe. » (131)
- 1926 : « Nous connaissons moins bien la vie sexuelle de la petite fille que celle du petit garçon. N'en ayons pas trop honte : la vie sexuelle de la femme adulte est encore un continent noir pour la psychologie. » (75)
- 1931 : « Nous avons l'impression que tout ce que nous avons dit du complexe d'Œdipe se rapporte strictement à l'enfant de sexe masculin. La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour l'un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin. » (142)

L'édifice théorique freudien, avec en son centre le complexe d'Œdipe et le complexe de castration, est donc construit, selon Freud lui-même, sur la base de la psychologie masculine et en est son reflet.

À l'image de la culture dans laquelle nous baignons depuis deux mille ans, le masculin y occupe la place centrale, le féminin ne se définissant en miroir qu'à partir de ce modèle, image en négatif, en creux de cette forme pleine.

Peut-être cela explique-t-il pourquoi nous trouvons tout au long de l'œuvre de Freud des *je ne sais rien des femmes, elles sont une énigme, un continent noir*. Quelque chose à leur sujet, avoue Freud, reste donc non dit, non su.

Le rien dont nous parlions plus haut évoquait donc le refoulement. Un refoulé mystérieux, énigmatique, irréprésentable, dont seuls les rêves, les fantasmes ou les mythes retentissent encore de son écho.

Dans les mythes en effet, loin d'être castrées, inférieures, démunies, les femmes apparaissent sous la forme d'horribles monstres femelles, des êtres omnipotents et terrifiants, dont le héros armé de sa seule épée et de son

courage doit triompher. Ce sont tour à tour les déesses perfides, les cruelles sorcières aux potions maléfiques, les sirènes qui dévorent les marins qu'elles font échouer sur les récifs après les avoir envoûtés, la Sphinge, cette femme redoutable, au corps de lion et aux ailes d'oiseau, qui ne fait qu'une bouchée de ceux qui ne savent pas répondre aux énigmes qu'elle pose, les Gorgones, ces trois sœurs malfaisantes, qui changent en pierre quiconque les fixent, les Harpies, ces créatures fantastiques, au corps d'oiseau et à la tête de femme, qui enlèvent les enfants et volent les âmes, la Chimère cette « chose » effroyable équipée de trois têtes qui crachent le feu, une de lion, une de chèvre et une de serpent plantée au bout de sa queue. C'est Charybde, également, cette fille déchaînée de la Terre et de Poséidon, qui garde le détroit de Messine, entre la Sicile et l'Italie. Trois fois par jour, elle engloutit d'énormes quantités d'eau et tous les navires attirés dans les tourbillons. Les marins qui changent de cap pour échapper aux crocs de Charybde, tombent sur Scylla, autre terrible divinité féminine qui les attend un peu plus loin et dont les flancs sont ornés de six chiens féroces qui se jettent sur tout ce que Charybde a laissé filer. Conclusion : Tomber de Charybde en Scylla, c'est être incapable d'échapper à la femme.

Ces mêmes mythes et fantasmes dépeignent le sexe de la femme comme un lieu mystérieux et terrifiant. Son vagin est denté et, tel une bouche vorace, il sectionne et dévore le pénis qui ose le pénétrer. Son clitoris est perçu comme une flèche acérée qu'il est plus prudent d'exciser. Son utérus est un animal sauvage qui guette avec voracité la semence de l'homme. Des serpents logent dans son ventre et les hommes qui ont des rapports sexuels avec elle se font mordre cruellement. Démocrite en son temps avait d'ailleurs mis en garde Hippocrate : plus de six cents démons et d'innombrables catastrophes sont sortis de l'utérus des femmes. Quand l'utérus est insatisfait, il se déplace : c'est l'utérus voyageur qui peut remonter jusqu'à la gorge. Pour le faire redescendre, on fait respirer à la femme des vapeurs nauséabondes ou on la suspend par les pieds.

Son appétit sexuel est insatiable. Seule la copulation avec le diable peut parvenir à satisfaire cette sorcière. De ce commerce avec les démons vont découler les premières menstruations dues à la morsure d'un animal surnaturel. Ce sang ne peut être qu'impur et maléfique. La femme menstruée, véritable nuisance, amène dans son sillage quantité de calamités. Sur son passage, les animaux meurent, les récoltes se dessèchent, le vin devient aigre, les chiens enragés, les fruits tombent des arbres, les miroirs s'obscurcissent, la nourriture se transforme en poison, la chasse, la pêche, les expéditions guerrières sont vouées à l'échec, les hommes enfin à son contact s'affaiblissent et succombent.

D'un côté un monstre dévorant, de l'autre une sorcière à la sexualité animale, sauvage, au sexe terrifiant.

Si l'on comprend aisément la terreur qu'ont pu susciter les morts, celle qu'inspirent les femmes est plus énigmatique. Encore plus surprenante est-elle quand on met en parallèle le peu de pouvoir qu'ont les femmes dans la réalité et l'incroyable puissance dont elles sont dotées dans le phantasme.

Pourtant, et les morts et les femmes, objets tabous, sont perçus comme des réservoirs de forces redoutables dont le contact peut être foudroyant et qu'il faut donc à tout prix éviter.

Les femmes qui perdent leur sang ne sont pas les seules à être tabou. Les bourreaux et les guerriers qui ont tué un ennemi le sont aussi. Et comme les femmes, ils doivent se soumettre à de longs rituels de purification. Derrière le tabou du sang se cache donc la crainte inspirée par les forces obscures de la vie et de la mort. Que les femmes menstruées ou qui viennent d'accoucher soient à ce point dangereuses renvoie à l'époque lointaine où, dans la compréhension qu'en avaient les êtres humains, la femme seule décidait de procréer. Soit elle retenait son sang pour en faire un enfant, soit elle le laissait couler, ce qui à toutes fins pratiques était associé à un meurtre.

Avant de découvrir le rôle de l'homme dans la procréation, il y eut donc une très longue époque dans l'histoire de l'humanité où la femme seule détenait le phallus. Le phallus, emblème de la fécondité et de la puissance reproductrice de la nature, était associé au ventre fécond des femmes et non au pénis des hommes. Et si ce fantasme de toute-puissance féminine garde une telle force dans l'inconscient, c'est qu'invariablement chaque enfant remet en scène les mêmes théories sexuelles dans lesquelles la mère, sans aucune relation sexuelle et sans l'intervention du père, engendre seule les enfants.

Celle qui se cache derrière la femme dangereuse et terrifiante, celle que vise le tabou, est donc double : elle est, d'une part, la mère toute-puissante, étouffante, dévorante, celle qui possède le droit exclusif de donner la vie et donc de la reprendre, et d'autre part la femme sexuelle à la libido démesurée.

Depuis les tout débuts de la civilisation, l'Homme a cherché à renier sa parenté avec le règne animal. Se plaçant au sommet de l'échelle de la création, il s'est affirmé comme le seul être doué de raison. D'un côté, l'homme, l'esprit, la raison, de l'autre, l'animal, le corps, les sensations. Mais, dans ce monde clivé, la sexualité vient brouiller les cartes. Rappelant à l'homme sa nature animale, ses bas instincts, elle ne peut être qu'objet de honte et de dégoût. À cause de ses fonctions reproductrices (grossesse, accouchement, allaitement), la femme a incarné longtemps cette sexualité animale. Pour les Pères de l'Églises, elle représentait la pécheresse, la grande corruptrice, celle qui, associée au démon, avait fait succomber Adam à la tentation et précipité sa perte. C'était une créature satanique au sujet de laquelle on s'interrogea longtemps : Dieu lui avait-il donné une âme? question encore à l'ordre du jour du concile de Trente, en 1545.

En réaction, de partout et depuis toujours, quantité de tentatives pour séparer ces deux composantes inconciliables: la maternité et le sexuel, pour ravir le pouvoir des mères et empêcher les femmes de jouir.

Voir et présenter la femme comme châtrée, inférieure, infantile, surinvestir le pénis de façon maniaque, en faire le seul signifiant du

phallus, remplacer la grande déesse des origines par Dieu le Père, un dieu unique et mâle, seul créateur de l'univers, proclamer que la femme est issue du corps de l'homme et non l'inverse (la création d'Ève à partir du corps d'Adam), déclarer que la libido est mâle et que la femme en est faiblement pourvue, donner aux filles une éducation sexuelle répressive, contrôler par tous les moyens leur activité sexuelle quitte à mutiler leurs organes génitaux, voilà autant de tentatives pour ravir le pouvoir à celle qui, dans l'inconscient des hommes, en fait le détenteur et le garde jalousement.

Qu'ils naissent garçon ou fille, tous les enfants commencent leur vie fusionnés à leur mère. Cette première phase d'identification féminine, accompagnée d'intenses sentiments d'envie et de rivalité vis à vis du corps maternel et des trésors qu'il contient, est, pour certains psychanalystes comme Mélanie Klein, l'aspect le plus fondamental du développement des enfants, arrivant bien avant le classique complexe d'Œdipe. La séparation d'avec cette mère archaïque et omnipotente ne se vivra pas de la même façon selon les sexes. Pour le garçon, trouver son identité masculine, c'est d'abord se séparer de sa mère, se dés-identifier d'elle. La masculinité s'inaugure par la répudiation de la féminité. Et dans une large mesure, elle restera sa principale caractéristique. Être un garçon, c'est d'abord prouver qu'on n'est pas une fille, qu'on n'est plus comme sa mère.

La dés-identification est une partie du processus de séparation : ce n'est pas un processus doux et facile, mais une violente aventure qui ressemble à un matricide.

L'appropriation de l'identité masculine est fondée sur ce meurtre psychique, le meurtre de la mère des origines et l'élévation subséquente du père, par l'introjection du surmoi, comme gardien de la psyché. Mais ce meurtre ne peut mener à une véritable séparation, car, comme on le sait, le meurtre attache irrévocablement le meurtrier à sa victime.

Tuer la mère est donc la pire façon de s'en débarrasser. Un objet assassiné revient sans arrêt hanter son meurtrier, le laissant en terreur constante de représailles. Cet objet perdu dont on ne peut faire le deuil ne peut pas non plus être assimilé par le moi. Et pour s'en débarrasser, le garçon est pris à attaquer encore et encore cet objet devenu mauvais et persécuteur. Toutes les manifestations de misogynie ne sont au fond que des tentatives sans cesse répétées pour se séparer de la mère et de la part du féminin en soi.

Le mythe d'Oreste décrit ces aspects de l'acquisition de la masculinité que Freud a passé sous silence. C'est en quelque sorte, comme le dit la psychanalyste anglaise, Christina Wieland, la version cachée du complexe d'Œdipe, ce qui nous ramène au refoulé du « je ne sais rien » dont on parlait au début. Comme nous l'avons mentionné plus haut, Freud a admis en 1925 que le mythe d'Œdipe ne pouvait pas s'appliquer à la fille, mais a-t-il vu que, même pour le garçon, cette histoire ne disait pas tout?

De quoi parle l'Orestie? Du passage du matriarcat au patriarcat bâti sur le meurtre de la mère et de la féminité. Du meurtre de la mère par le fils,



meurtre ordonné par les dieux mâles et soutenu par les filles Électre et Athena.

À son retour victorieux de la guerre de Troie, Agamemnon, le roi de Mycène, est assassiné par sa femme, Clytemnestre et l'amant de celle-ci Egysthe. Clytemnestre veut ainsi venger la mort de sa fille Iphigénie, sacrifiée pendant la guerre par Agamemnon dans le but d'obtenir des vents favorables à sa flotte.

Pendant sept ans, Clytemnestre la toute-puissante règne sur Mycène. Mais un jour son fils, Oreste, rentre d'exil avec l'intention de venger la mort de son père. Encouragé par sa sœur Électre, par la déesse Athena et le dieu Apollon, Oreste assassine sa mère et l'homme qui a remplacé son père.

S'ensuit le procès d'Oreste devant l'Aréopage, le premier tribunal des citoyens d'Athènes. Le problème posé est celui de la légitimité du matricide. Oreste devait-il venger son père en tuant sa mère? Quel meurtre est le plus horrible? le meurtre d'Agamemnon par sa femme? ou celui de Clytemnestre par son fils?

Les citoyens sont partagés. Apollon, le dieu paternel, intervient en faveur d'Oreste : pour lui, la mère n'est pas la véritable génitrice. Elle n'est que le réceptacle de la semence du père. L'enfant appartient donc au père puisqu'il peut engendrer seul sans l'aide de la femme. La preuve vivante en est Athena, la déesse guerrière, née tout armée de la tête de son père. Cette fille sans mère fait pencher la balance en faveur d'Oreste, et Oreste est acquitté.

Un nouvel ordre est établi, le triomphe du patriarcat et du masculin, fondé sur un double meurtre de femme : le meurtre de la mère par le fils, et le meurtre de la fille par le père. Dans cette version d'Eschyle, l'acquiescement d'Oreste représente une solution maniaque qui nie le pouvoir reproducteur de la femme et la réalité du couple parental comme source de vie. Athena, la déesse masculine, « prouve que l'on peut être père sans l'aide d'une mère », dit d'elle Apollon, négation de la féminité puisque vierge, sans mère, sans mari, sans enfant, est choisie comme protectrice d'Athènes et comme symbole de la civilisation grecque d'où, rappelons-le, notre civilisation est issue.

Dans l'Orestie, c'est la solution masculine qui est adoptée par Électre et Athena qui les deux continuent de s'identifier au père. L'émancipation des femmes est permise à condition qu'elles acceptent le meurtre de la mère et joignent la culture masculine. C'est le rejet de la féminité qui permet aux garçons comme aux filles de se séparer, violemment, de leur mère avec tous les dommages qui s'ensuivent.

Ainsi, dans une autre version du même mythe, Oreste perd la raison après son crime et croit voir des serpents se dresser sur la tête de sa sœur. Poursuivi sans relâche par les Érinyes (les Furies du monde romain), les anciennes déesses maternelles, il va même, dans un accès de folie, jusqu'à

se trancher un doigt. Et même si les Érynies finissent, sur l'ordre de Zeus, par l'abandonner, il mourra, après un long voyage de purification, mordu par une vipère.

Y aurait-il une autre façon de se séparer de la mère des origines sans avoir à l'assassiner? Sans avoir à marquer du sceau du dégoût et du mépris tout ce qui, de près ou de loin, relève du féminin?

Est-il possible de se séparer de ce premier objet d'amour et d'identification, auquel on était fusionné, en suivant les étapes normales du deuil qui de la colère, à la révolte, au désir de vengeance, puis à la tristesse et au désir de réparation, permettent d'introjecter à l'intérieur de soi un bon objet perdu au lieu d'un mauvais objet persécuteur?

Si Freud parle lui aussi de la masculinité comme du refus de la féminité, il passe sous silence ce combat du garçon pour se des-identifier de sa mère. Pour lui le rejet de la féminité n'est qu'une « naturelle » aversion contre le féminin, un combat contre la bisexualité constitutionnelle, « un fait biologique qui relève du grand mystère de la sexualité » (1937, 37).

Derrière la théorie de la femme castrée, le dégoût et l'horreur que son sexe provoque, se cachait donc la peur du féminin, un féminin énigmatique et irréprésentable qui terrorise les hommes et dont ils se sentent exclus.

Mais, encore plus refoulée que la peur, et dissimulée derrière elle, l'envie ne se cacherait-elle pas? Envie de ce que la femme possède, et dont l'homme est privé? Sa capacité de donner la vie, de mettre au monde, de nourrir des enfants, d'avoir un corps rempli de richesses, capable d'abandon et de jouissances. « Folie maternelle » dont parle André Green (1980), mêlée à un féminin érotique que les hommes trouvent si mystérieux, et qu'ils fantasment comme une sorte « d'orgasme infini les laissant eux sur le rivage », comme le dit Jean Cournut (2001, 18).

Comme on vient de le voir, Freud a largement insisté sur l'envie que les femmes nourrissent vis à vis du sexe de l'homme, mais rien en revanche n'est dit d'une envie similaire chez l'homme. Pourtant ses quatre célèbres histoires de cas concernant des hommes parlent, toutes, abondamment de cette envie.

L'Homme aux loups manifeste sans équivoque son désir d'être pénétré par le pénis du père et de recevoir de lui un enfant, ce que Freud interprète comme une persistance de la phase sadique-anale, la poursuite d'objectifs sexuels passifs et masochiques, et non pas féminins, précise-t-il (1918, 411).

Lorsque l'Homme aux rats décrit le supplice qui le hante, Freud note sur son visage « l'horreur d'une jouissance » (1909 b, 207). L'interprétation qu'il donne des rats est double : suivant les théories sexuelles infantiles, ils représentent en même temps le pénis qui pénètre l'anus et les enfants qui en sortent. Loin d'être une identification féminine, cette obsession d'être pénétré et d'accoucher qui hante l'Homme aux rats ne traduit pour Freud

qu'une persistance encore active de son érotisme anal. Elle renvoie à la méconnaissance de la différence des sexes qui fait que les petits garçons imaginent qu' « il est possible aux hommes comme aux femmes d'avoir des enfants (1909 b, 242).

Dans le cas du Petit Hans, Freud avertit son lecteur : certes, le petit garçon manifeste son désir d'avoir comme sa mère des bébés dans son ventre et de les soigner comme elle soignait la petite sœur qui venait de naître, mais « il n'est pas nécessaire, dit-il, d'admettre chez Hans un désir de nature féminine » (1909 a, 159). Ce souhait n'est qu'une façon, pour le petit garçon, de renverser les rôles, en passant du rôle passif du bébé au rôle actif de la mère.

Quant au cas du président Schreber, il y a là de quoi laisser Freud perplexe et scandalisé. Dans son délire, Schreber revendique haut et fort ce que les hommes habituellement rejettent avec dégoût. Un matin, « dans un état intermédiaire entre le sommeil et la veille », vint en effet à l'esprit de Schreber « l'idée que ce serait beau d'être une femme subissant l'accouplement » (1911, 266). Ce désir d'être une femme qui s'abandonne à une passivité délicieuse, accouchant d'une race nouvelle, capable de lier douleur et plaisir dans une jouissance infinie est, on s'en doute, fortement réprouvé par Freud.

Voilà un homme qui parle de son désir de goûter aux « béatitudes femelles » consistant en « une sensation de volupté ininterrompue » (1911, 279), et relevant d'un féminin non pas honteux, mais jouissif, triomphant, grandiose, qui se rêve en femme passive, offerte, pénétrée, possédée, masochiste, et heureuse de l'être.

À n'en pas douter, cet homme est fou, et Freud ajoute que « s'il en avait eu la pleine conscience, c'est avec la plus grande indignation qu'il aurait repoussée cette idée » (1911, 266).

Est-ce par dépit, par envie, par crainte? mais du plaisir d'être femme, bien des hommes apparemment ne savent pas grand chose.

Quant aux femmes, pourquoi en gardent-elles le secret?

D'un point de vue féminin, et non plus uniquement masculin, qu'ont-elles à dire de leur sexualité? de leurs propres organes génitaux? de l'envie du sexe qu'elles n'ont pas? de leur désir d'enfant? de leurs théories sexuelles de petites filles? de la réaction de ces mêmes petites filles lorsqu'elles découvrent la différence des sexes? de la passivité? de leurs rapports amoureux aux hommes? de leur relation à leur premier objet d'amour? de la crainte de la castration, forcément vécue comme autre chose que la perte de leur pénis imaginaire? de l'Œdipe enfin? Est-il vrai que le seul désir qui les pousse vers le père, et vers les hommes ensuite, est le désir de leur dérober leur pénis?

Pour répondre à ces questions, il est probable qu'il leur faudra d'abord surmonter les effets dévastateurs de l'image négative d'elles-mêmes que

véhiculent depuis si longtemps non seulement les théories psychanalytiques, mais la culture dans laquelle elles baignent.

anne-marie pons  
5515, avenue queen mary  
bureau 205  
montréal, qc  
h3x 1v4

### Références

- COURNUT, J., 2001, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, Paris, PUF.
- FREUD, S., 1908, Les théories sexuelles infantiles, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970.
- FREUD, S., 1909 a, Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (Le Petit Hans), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD, S., 1909 b, Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats), in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD, S., 1911, Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD, S., 1918, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups), in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.
- FREUD, S., 1923, La disparition du complexe d'Œdipe, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970
- FREUD, S., 1925, Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970
- FREUD, S., 1926, *La question de l'analyse profane*, Paris, Gallimard, 1985.
- FREUD, S., 1931, Sur la sexualité féminine, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1970
- FREUD, S., 1932, La féminité, in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- FREUD, S., 1937, L'analyse avec fin et l'analyse sans fin, in *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1985.
- FREUD, S., 1938, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1967.
- GREEN, A., 1980, Passions et destins des passions, in *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.
- WIELAND, C., 2000, *The Undead Mother*, London, Rebus Press.